

L E T T R E

Du Père Jartoux , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , au Père Procureur-Général des Missions des Indes et de la Chine.

A Pekin , le 12 d'Avril 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA carte de Tartarie , que nous faisons par ordre de l'Empereur de la Chine , nous a procuré l'occasion de voir la fameuse plante de *gin-seng* , si estimée à la Chine , et peu connue en Europe. Vers la fin de Juillet de l'année 1709 , nous arrivâmes à un Village qui n'est éloigné que de quatre petites lieues du Royaume de Corée , et qui est habité par les Tartares qu'on nomme *Calca-tatze* . Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *gin-seng* , qu'il nous apporta toutes entières dans un panier. J'en pris une au hasard que je dessinai dans toutes ses dimensions , le mieux qu'il me fut possible. Je vous en envoie la figure que j'expliquerai à la fin de cette lettre.

Les plus habiles Médecins de la Chine ont fait des volumes entiers sur les propriétés de

Tome XVIII. E

cette plante ; ils la font entrer dans presque tous les remèdes qu'ils donnent aux Grands-Seigneurs ; car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisemens causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guérit la faiblesse des poumons et la pleurésie, qu'elle arrête les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac et ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, remédie à la respiration faible et précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, et produit de la lymphe dans le sang ; enfin qu'elle est bonne pour les vertiges et les éblouissemens, et qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut guères s'imaginer que les Chinois et les Tartares fissent un si grand cas de cette racine, si elle ne produisait constamment de bons effets. Ceux même qui se portent bien, en usent souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la Pharmacie, ce serait un excellent remède, s'ils en avaient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voie de la chimie, et pour l'appliquer, dans la quantité convenable, suivant la nature du mal auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digestion, et qu'elle

fortifiée d'une manière sensible. Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le pouls pour savoir en quelle situation il était : je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue, sans aucune préparation, et une heure après je me trouva le pouls beaucoup plus plein et plus vif ; j'eus de l'appétit ; je me sentis beaucoup plus de vigueur, et une facilité pour le travail que je n'avais pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fond sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvait venir du repos que nous primes ce jour-là. Mais quatre jours après me trouvant si fatigué et si épuisé de travail, qu'à peine pouvais-je me tenir à cheval ; un Mandarin de notre troupe qui s'en aperçut, me donna une de ces racines : j'en pris sur-le-champ la moitié, et une heure après je ne ressentis plus de faiblesse. J'en ai usé ainsi plusieurs fois depuis ce temps-là, et toujours avec le même succès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche, et sur-tout les fibres que je mâchais, produisaient à-peu-près le même effet.

Nous nous sommes souvent servis de feuilles de *gin-seng* à la place de thé, ainsi que font les Tartares, et je m'en trouvais si bien, que je préférerais, sans difficulté, cette feuille à celle du meilleur thé. La couleur en est aussi agréable, et quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur et un goût qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire

bouillir un peu plus que le thé, afin de donner le temps aux esprits de sortir ; c'est la pratique des Chinois , quand ils en donnent aux malades , et alors ils ne passent guères la cinquième partie d'une once de racine sèche. A l'égard de ceux qui sont en santé , et qui n'en usent que par précaution , ou pour quelque légère incommodité , je ne voudrais pas que d'une once ils en fissent moins de dix prises , et je ne leur conseillerais pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle manière on la prépare : on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé , où l'on a versé un demi-setier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé ; on fait cuire le tout à petit feu ; et quand de l'eau qu'on y a mis , il ne reste que la valeur d'un gobelet , il faut y jeter un peu de sucre , et la boire sur-le-champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc , on le fait cuire de la même manière , pour achever de tirer tout le suc , et ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent , l'une le matin , et l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine , en attendant qu'on les voie marqués sur la nouvelle carte de Tartarie , dont nous enverrons une copie en France , on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvième et le quarante-septième degré de latitude boréale , et entre le dixième et le vingtième degré de longitude orientale , en comptant depuis le méridien de Pekin. Là se découvre une longue suite de montagnes , que d'épaisses

forêts, dont elles sont couvertes et environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes et dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines où autour des rochers, aux pieds des arbres et au milieu de toute sorte d'herbes que se trouve la plante de *gin-seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt et la consume, cette plante n'y reparait que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur; aussi se cache-t-elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire, que s'il s'en trouve en quelque autre Pays du monde, ce doit être principalement en Canada (1), dont les forêts et les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles-ci.

Les endroits où croit le *gin-seng*, sont tout-à-fait séparés de la province de *Canton*, appelée *Leaotong* dans nos anciennes cartes, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette Province, et aux environs de laquelle des Gardes rôdent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, et d'aller chercher cette racine. Cependant, quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces déserts, quelquefois jusqu'au

(1) On en a effectivement découvert dans les forêts du Canada, dont on fit d'abord beaucoup de bruit; mais cette première vogue ne s'est pas soutenue.

nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté et le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de la Province, ou en y rentrant. L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain, préféablement aux Chinois, avait donné ordre, cette même année 1709, à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourraient de *gin-seng*, à condition que chacun d'eux en donnerait à Sa Majesté deux onces du meilleur, et que le reste serait payé au poids d'argent fin. Par ce moyen, on comptait que l'Empereur en aurait cette année environ vingt mille livres Chinoises, qui ne lui coûteraient guère que la quatrième partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hasard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux déserts. Leurs Mandarins qui n'étaient pas éloignés de notre route, vinrent, les uns après les autres, nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en avaient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboristes. Après s'être partagé le terrain, selon leurs étendards, chaque troupe, au nombre de cent, s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance; ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même rumb; (1)

(1) Suivre le même rumb, c'est suivre la même direction de vent.

et, de cette manière, ils parcourent, durant un certain nombre de jours, l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré, les Mandarins placés avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les bœufs, envoient visiter chaque troupe pour lui intimiser leurs ordres, et pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'au-paravant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet rôti au four, dont il se doit nourrir tout le temps du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de temps-en-temps quelques pièces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent, après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année : ils ne laissent pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, et de paraître bons soldats. Les Tartares qui nous escortaient, n'étaient guère mieux traités, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuait chaque jour, et qui devait servir au-paravant à la nourriture de cinquante personnes.

Pour vous donner maintenant quelque

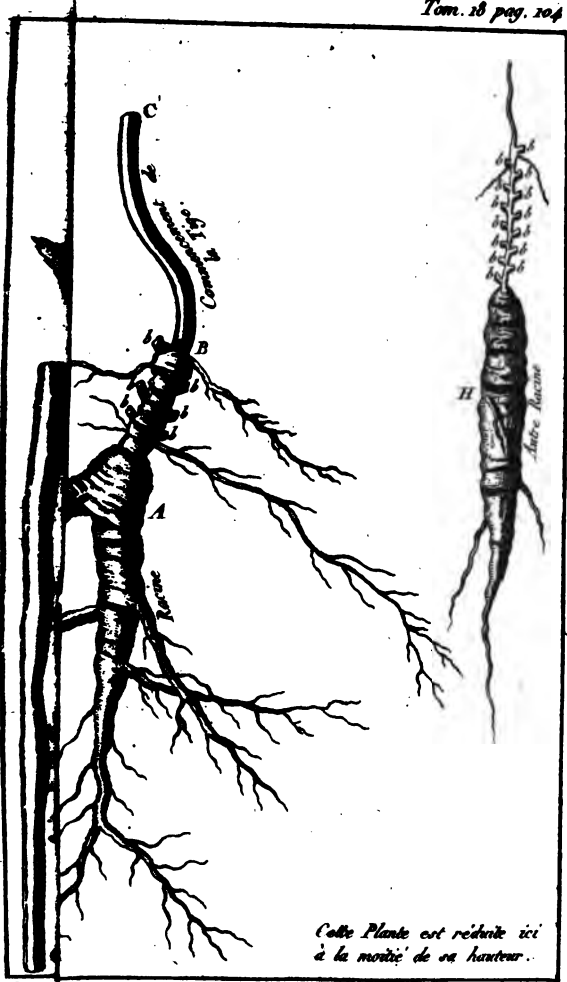
idée de cette plante , dont les Tartares et les Chinois font un si grand cas , je vais expliquer la figure de celle que je vous envoie , et que j'ai dessinée avec le plus d'exactitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée , elle était blanche et un peu raboteuse , comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur et son épaisseur : elle est toute unie, et assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé , excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche , à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espèce de nœud formé par la naissance de quatre branches qui en sortent comme d'un centre , et qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre , sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un vert tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige , c'est-à-dire , d'un rouge foncé , tirant sur la couleur de mûre. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur et de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre , aussi bien que de l'horizon , pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à-peu-près parallèle au plan du sol.

Quoique je n'aie dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles *F* , on peut



Cette Plante est réduite ici à la moitié de sa hauteur.

Cane

aisément concevoir et achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sache point avoir jamais vu de feuilles de cette grandeur, si minces et si fines : les fibres en sont très-bien distinguées ; elles ont par-dessus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui est entre les fibres, s'élève un peu vers le milieu au-dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un vert obscur par-dessus, et par-dessous d'un vert blanchâtre et un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées, et les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante, s'élevait une seconde tige *D. E.* fort droite et fort unie, tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portait un bouquet de fruit fort rond et d'un beau rouge. Ce bouquet était composé de vingt-quatre fruits : j'en ai seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marqués dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, est fort mince et très-unie : elle couvre une chair blanche et un peu molle. Comme ces fruits étaient doubles, (car il s'en trouve de simples) ils avaient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur et de la figure de nos lentilles ordinaires, séparés néanmoins l'un de l'autre, quoique posés sur le même plan. (1) Chaque fruit était porté par un filet uni, égal de tous

(1) Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles ; il est presque par-tout également épais.

côtés, assez fin, et de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortaient d'un même centre, et s'écartant en tous sens comme les rayons d'une sphère, ils formaient le bouquet rond des fruits qu'ils portaient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur, et renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De là vient que ce fruit n'est pas rond, et qu'il est un peu aplati des deux côtés. S'il est double, il a une espèce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se colle sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur et presque noir.

Au-reste cette plante tombe et renaît tous les ans. On connaît le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déjà poussées, dont il reste toujours quelque trace, comme on le voit marqué dans la figure par les petits caractères *b. b. b.* Par-là on voit que la racine *A.* était dans sa septième année, et que la racine *H.* était dans sa quinzième.

A l'égard de la fleur, comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en faire la description : quelques-uns m'ont dit qu'elle était blanche et fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avait point, et que personne n'en avait jamais vu. Je croirais plutôt qu'elle

est si petite et si peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention ; et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le *gin-seng*, n'ayant en vue que la racine, méprisent et rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes qui, outre le bouquet des fruits que j'ai décrits ci-dessus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait semblables aux premiers, situés à un pouce ou à un pouce et demi au-dessous du bouquet : et alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque guères de trouver encore cette plante à quelques pas de là sur ce même rumb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il en a, distingue cette plante de toutes les autres, et la fait remarquer d'abord : mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoique la racine soit fort ancienne. Telle était celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre *H.*, qui ne portait aucun fruit, bien qu'elle fût dans sa quinzième année.

Comme on a beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vu pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre ; que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, et qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-temps en terre avant que de pousser aucune racine : et ce

sentiment me paraît fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, et qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou même sept, et celles-ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur et au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaire petites et fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, et qui a moins de petits liens, est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la lettre *H*. l'emporte sur l'autre. Je ne sais pourquoi les Chinois l'ont nommée *gin-seng*, qui veut dire, *représentation de l'homme* : je n'en ai point vu qui en approchât tant soit peu ; et ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouvait pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hasard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent, avec plus de raison, *orhota*, c'est-à-dire, *la première des plantes*.

Au reste, il n'est pas vrai que cette plante

croisse à la Chine, comme le dit le Père Martini, sur le témoignage de quelques livres Chinois, qui l'ont fait croître dans la province de Pekin sur les montagnes d'*Yong-pinfou*. On a pu aisément s'y tromper, parce que c'est là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine, et ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, et de la nettoyer, en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangère. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, et la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu : les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase, se séchent peu-à-peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au soleil, ou même au feu : mais bien qu'elles conservent leur vertu, elles n'ont pas cette couleur que les Chinois aiment. Quand les racines sont sèches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec, autrement elles seraient en danger de se pourrir, ou d'être rongées des vers.

Je souhaite, mon Révérend Père, que la description que je viens de faire du *gin-seng*, si estimé dans cet Empire, vous fasse

plaisir , et à ceux à qui vous en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la carte , car nous avons encore le Nord-Ouest et l'Ouest à faire. Je vous enverrai , le plutôt qu'il me sera possible , la carte de la province de Pekin , appelée par le Père Martini *pekeli* , et par les Chinois , *tcheli* ou bien *lipafou*. Je me recommande à vos saints Sacrifices , et suis avec bien du respect , etc.

L E T T R E

Du Père d'Entrecolles , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , au Père Procureur des Missions de la Chine et des Indes.

A Jao-tcheou , ce 27 Août 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

La paix de Notre-Seigneur.

J'AI différé jusqu'ici à vous écrire , dans l'espérance que je recevrais des autres Missionnaires les nouvelles qui regardent leurs Missions : mais leurs lettres ne sont point encore arrivées , et la crainte de manquer l'occasion des vaisseaux qui partent , m'oblige de me borner à ce qui concerne l'état présent des deux Eglises de *Jao-tcheou* , et de *King-te-ching* , dont le Seigneur a bien